

LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches

Rédacteur en chef: Dr Lazar MARKOVIĆ, professeur à l'Université de Belgrade

RÉDACTION et ADMINISTRATION
69, rue du XXXI Décembre - Genève
Téléphone 14.05

ABONNEMENT Suisse..... 6 fr. — par an
Autres pays. 9 fr. — »

HERTLING ET KUHLMANN

Le 29 novembre, le nouveau chancelier se présente au Reichstag avec un discours-programme où il expose tous les problèmes concernant la politique extérieure et intérieure de l'empire. Le lendemain à la commission du Reichstag, le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères prend la parole à son tour. Les deux orateurs tendent au même but: gagner la confiance du Reichstag et induire en erreur l'opinion publique dans le pays comme à l'étranger. Pour arriver à cette double fin, ils font des discours où la mauvaise foi s'unit à la ruse pour travailler ensemble à travestir la vérité.

Le nouveau chancelier tient à créer l'illusion qu'il y a quelque chose de changé en Allemagne, et que ce pays évolue dans le sens libéral et démocratique. A cet effet il voudrait se montrer large et fait des concessions et des promesses multiples et importantes concernant des réformes à réaliser. De son côté, M. Kuhlmann, pour le compléter, fait son possible pour démontrer que l'Allemagne est en voie de réaliser un programme libéral, tandis que la France et l'Angleterre s'acheminent vers la dictature. « En France, dit-il, la volonté opiniâtre de continuer la guerre s'incarne dans la personne de M. Clémenceau qui forme son cabinet sur une base absolutiste et annonce une répression sévère contre tout mouvement pacifiste. En Angleterre le parti « de la guerre » a élevé Lloyd George sur le pavois et lui a accordé les pleins pouvoirs, faisant de lui un véritable dictateur, en dépit des précautions de la Constitution anglaise ». Donc il n'y a guère sur le continent de pays démocratique hors l'Allemagne ou mieux la Prusse. C'est toujours elle qui se trouve à la tête des nations. Et c'est peut-être pourquoi M. Kuhlmann ne se donne pas la peine de nous expliquer comment ce pays a pu faire un bond pareil et passer d'un extrême à l'autre: hier encore autocratie; aujourd'hui démocratie pure. Quant à nous, il nous semble que l'Allemagne est encore bien loin d'une démocratie véritable, et nous ne sommes pas les seuls à avoir cette opinion. Les journaux neutres, pour ne parler que de ceux-là, ne montrent guère plus de confiance dans l'évolution intérieure de l'Allemagne.

Mais c'est surtout dans leurs exposés fallacieux de politique extérieure que les deux hommes d'Etat allemands rivalisent. Bien entendu, c'est encore M. Kuhlmann qui bat le record. Ainsi, tandis que le comte Hertling se contente de rendre les Alliés responsables de la continuation de la guerre en leur reprochant d'avoir décliné l'offre pontificale, M. Kuhlmann n'hésite pas à parler des origines même de la guerre, répétant la fable de la mobilisation russe. Il ne se gêne pas de désigner comme les seuls coupables du conflit actuel « les bureaucrates et les parasites russes » oubliant comme à dessein l'ultimatum autrichien à la Serbie qui précéda la mobilisation.

Tous les deux, le chancelier comme son alter ego M. Kuhlmann, se font en cette occasion un plaisir de jeter chacun une pierre dans le jardin de M. Sonnino, qu'ils dénoncent comme l'ennemi le plus acharné de la paix. On l'accuse d'être opposé au désarmement général, lequel, paraît-il, serait déjà une chose faite sans l'opposition italienne! On découvre à ce propos « le militarisme ennemi » représenté par le re-

doutable trio: Sonnino, Clémenceau, Lloyd George. Quant au militarisme allemand, il n'existe pas, prétend le chancelier. Cela n'est qu'un bavardage, une fable, et il est temps qu'on cesse d'en parler. Lorsqu'il s'agit de dénaturer les faits et de nier la vérité, le successeur de Bismarck et son « brillant second » ne s'embarassent pas de scrupules. N'était-ce pas Bismarck lui-même qui a dit autrefois qu'on ne ment jamais autant qu'avant les élections, après la chasse et pendant la guerre?

Pourtant c'est la partie des discours ayant rapport à la Russie qui est la plus intéressante. Elle projette une lumière abondante sur la situation de ce pays et prouve que c'est surtout sur l'anarchie russe que l'Allemagne fonde en ce moment toutes ses espérances. Le comte Hertling a parlé de « sa sympathie » pour la révolution dont la Russie est le théâtre et il conclut: « Pour nous il n'y a qu'un mot d'ordre: attendre, résister et tenir. » Et M. Kuhlmann: « Nos regards sont avant tout dirigés vers l'est. » Donc, malgré « les exploits surhumains » de l'armée allemande, l'Allemagne pour obtenir la victoire ne compte plus sur son armée, mais sur la défaillance et la lâcheté de ses ennemis!

Et voilà comment elle entend prendre sa revanche des services que les défaitistes de Pétrougrad lui rendent en trahissant le pays.

« Dans les négociations éventuelles avec la Russie, l'Allemagne ne s'écartera pas des principes d'une ferme politique fondée sur les réalités ». C'est donc la fameuse « carte de guerre » qui entre de nouveau en jeu et qui sera servie aux Russes. Telle est la ligne de conduite de l'Allemagne « démocratique » vis-à-vis de la Russie pacifiste et révolutionnaire!!!

M. D. M.

Les Lions

La première page du « Moniteur officiel » de ce matin était une page d'épopée: elle contenait les noms et les principaux exploits de quelques officiers serbes décorés du plus haut ordre militaire roumain, Michel-le-Brave. On lit ces citations officielles, dont les mots mêmes sont brûlants d'héroïsme, avec une admiration stupéfaite et poignante pour les merveilles de bravoure accomplies par ces lions. Et l'on sent que la brève citation n'est qu'un résumé forcément incomplet des prouesses de chacun des militaires serbes décorés; on sent grouiller, sous la phrase synthétique officielle, un multiple fourmillement d'exploits petits et grands, capitaux et secondaires, mais tous sauvagement héroïques, tous superbement et également dédaigneux de la vie et de la mort.

L'un de ces Serbes, le colonel Jivan Mitrovitch, a conservé ses positions « sous le feu meurtrier de l'artillerie lourde ennemie et a repoussé l'attaque de forces ennemies beaucoup supérieures en nombre. Grièvement blessé, il est resté à son poste de commandement. »

L'autre, le colonel Velibor Trebinatz, « fait preuve des mêmes qualités militaires, repousse avec énergie les attaques de l'ennemi; grièvement blessé, reste à la tête du régiment et le dirige dans tous les combats suivants. »

Un autre, le lieutenant-colonel Radossav Jivkovitch, « s'est distingué dans les combats du 25 août et des 5 et 6 octobre, quand il s'est élancé en chantant à l'attaque avec son bataillon. » Lui aussi, il est blessé au champ d'honneur.

Un quatrième, le lieutenant-colonel Alexandre Stankovitch, a repoussé une forte attaque de l'ennemi, a contre-attaqué, occupé ses positions et repoussé le même jour plusieurs attaques livrées par des forces ennemies supérieures en nombre. Lui aussi grièvement blessé au champ d'honneur.

Et voici le commandant Iovan Kostitch, qui re-

ERSATZ-POLITIK

Il n'y a plus de doute, l'Allemagne fait des efforts sérieux pour entrer dans la Société des Nations. M. Clémenceau lui ayant fermé la porte à l'occident, elle se tourne vers l'orient pour chercher des amis parmi ceux à qui sa société ne répugne pas. Les Bolcheviks sont tout indiqués pour être les nouveaux amis des Allemands. Et pourquoi pas? Quand on a longtemps coudoyé les Jeunes-Turcs, les Magyars et les Bulgares on n'hésite plus à lier partie avec les anarchistes et maximalistes de Pétrougrad. Il n'y a pas de degré du mauvais au pire, comme dit le poète: On peut trouver quand même quelque peu étrange de voir le successeur de Bismarck tendre la main à M. Trotzky, qui n'a pas encore purgé la peine de prison à laquelle il fut condamné par les tribunaux prussiens. Mais la nécessité ne connaît pas de loi, et les Allemands n'étant pas rancuniers ne regardent pas de si près. Les temps sont durs surtout pour les chanceliers allemands. Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure de voir M. Hertling faire la grimace nécessaire pour ôter toute velléité de résistance aux braves gens qui se proposent de trahir leur patrie.

« Nous ne demandons pas mieux, dit le Chancelier, que de reprendre les anciennes relations de bon voisinage, en particulier au point de vue économique. Voilà une vérité qu'il ne faut pas méconnaître. On ne demande aux Russes que la permission de les tondre à nouveau.

« Dans les propositions actuellement connues du gouvernement russe, poursuit le Chancelier, on peut trouver « des principes » discutables pour ouvrir des négociations. »

Et M. Kuhlmann ajoute de son côté: « Les principes exprimés par les dirigeants actuels de Pétrougrad paraissent de nature à garantir les intérêts vitaux et durables de deux grandes nations voisines: la Russie et l'Allemagne. »

En fait de principes, ceux des Allemands, appliqués en Belgique et en Pologne par exemple, ne diffèrent guère de ceux des maximalistes. Le partage des terres ne ressemble que trop à l'expropriation forcée de terres polonaises en Prusse et les banques belges connaissent depuis longtemps déjà le régime de confiscation de la monnaie qu'on pratique actuellement en Russie.

pousse toutes les attaques, contre-attaques et occupe à son tour les positions ennemies, le commandant Vola Maksimovitch, qui prend des dispositions si bonnes que, le lendemain, la division serbe remporte la victoire. Bien que chef de l'état-major de cette division, après avoir élaboré le plan de la bataille, il était parmi les soldats, dirigeait le combat. Et voici le commandant Bochko Tosskitch, qui attaque « avec un courage et une maîtrise remarquables. » Il est blessé au bras droit et à la poitrine, on panse ses blessures, il reprend le commandement du bataillon, attaque de nouveau les positions ennemies, les occupe, les organise pour la défense. Quelques jours après, toujours blessé, il pénètre « héroïquement », dit la citation, dans le village d'Amzaces.

Et voici enfin un simple sous-lieutenant, Franja Balathe, qui, dans les combats du 5 septembre en Dobroudja, a sauvé une batterie roumaine menacée d'être prise, et qui « s'est distingué tout spécialement » dans tous les combats. Se distinguer spécialement parmi de pareils guerriers!

Héros de légende, lions serbes, l'admiration sans bornes, la reconnaissance et l'affection de tout un peuple frère, pour lequel vous donnez votre sang, vous entourent comme une invisible muraille.

Puisse-t-elle vous protéger dans tous les combats, afin que, la guerre finie, il puisse vous prouver, d'une façon digne de vous et de lui, et son admiration, et sa reconnaissance et son affection!

(L'Indépendance Roumaine).

La Bulgarie et ses buts de guerre

Le ministre de Serbie à Washington a répondu selon le « Christian Science Monitor » de Boston, à la déclaration du ministre Panaretoff, sur la prétendue bonne foi de la Bulgarie.

La présence du ministre de Bulgarie Panaretoff en Amérique, a dit M. Michailovitch, est une menace. Répondant à la récente interview de M. Panaretoff, dans laquelle il a déclaré que la Bulgarie s'est jointe aux Teutons parce que le kaiser fit une offre plus avantageuse et qu'elle est déjà prête à la paix, M. Michailovitch dit que les Alliés devraient prendre en « considération ce danger ».

« Ce système des personnalités officielles ennemies en pays neutres et alliés, qui jouent un rôle de circonstance pour se conformer aux sentiments du pays dans lequel ils résident, montre avec combien peu de scrupules ils agissent et avec quelle confiance nous devons les recevoir. Le simple fait qu'ils sont capables d'agir ainsi présente un danger et je pense qu'il est temps

que les Alliés tiennent compte de ce danger. »

Le ministre de Serbie a dénoncé la déclaration de M. Panaretoff, suivant laquelle la Bulgarie aurait préféré combattre aux côtés des Alliés. « Pendant que le roi de Bulgarie, le gouvernement et le parlement bulgares ne cessaient pas de prêcher leur amitié pour les puissances centrales, le représentant officiel de la Bulgarie déclare ici qu'elle n'a pas un amour particulier pour les centraux.

« Et il ose dire cela dans un pays où se trouvent les représentants des Alliés qui avaient négocié avec le gouvernement bulgare sur les concessions que la Serbie aurait à faire; à ces propositions, la Bulgarie répondit par une attaque traîtresse contre la Serbie au moment où elle défendait désespérément ses frontières contre les armées allemandes et autrichiennes. »

A la déclaration du ministre bulgare que son pays est maintenant prêt à la paix, le ministre de Serbie répondit:

« Exactement comme l'Allemagne qui déclare être prête à la paix en un temps où elle occupe plusieurs départements français, la Belgique, la Roumanie et la Pologne, les agents bulgares déclarent de leur côté que la Bulgarie a atteint ses buts de guerre, après avoir partagé la Serbie avec l'Autriche. Ce désir de nos ennemis est facile à comprendre. Mais, pourtant, cette déclaration n'aura pas d'influence sur l'opinion publique américaine, qui se leva pour combattre et prévenir la réalisation de ces intentions monstrueuses. »

Signalant quelques déclarations du représentant bulgare susceptibles d'induire en erreur, M. Michailovitch ajouta:

« L'entrée de la Bulgarie dans la guerre actuelle n'a été causée par aucune aspiration nationale. Pour plus d'une année de la guerre, la Bulgarie était neutre et ne mentionnait aucune aspiration. Quand l'Allemagne et l'Autriche se ruèrent sur la Serbie en 1915, la Bulgarie entra en guerre comme agent de l'Allemagne dans le double but de détruire la Serbie et d'empêcher la Russie de s'installer à Constantinople. La presse bulgare tout entière le déclara clairement et ouvertement. »

« Christian Science Monitor », de Boston.

Le prosélytisme en Hongrie

La démocratie spécifique magyare, dont souvent nous traitons ici les manifestations curieuses, vient de s'enrichir d'un nouveau document qui ouvrira les yeux de tous ceux qui, aujourd'hui encore, ajoutent foi à la sincérité des Magyars. Un prosélytisme des plus ordinaires sévit en ce moment dans certaines parties de la Hongrie sans provoquer aucune réprobation de la part des démocrates magyars attirés.

On sait que les Magyars, dans leur zèle de créer un Etat « national » et absolument magyar, usent de tous les moyens pour magyariser les dix millions d'hommes de race non-magyars. La magyarisation forcée des écoles, les tracasseries administratives; les répressions judiciaires, les falsifications de la statistique et la colonisation forcée ne suffisent pas à assurer un résultat favorable à la magyarisation. Les gouvernants magyars font appel, dans leur besogne, à l'Eglise pour accélérer la dénationalisation des races non-magyares. Ainsi, en 1912, on créa l'épiscopat gréco-catholique magyar à Hajdudorog, en Transylvanie, bien que le nombre des vrais Magyars de cette religion soit très peu élevé. Le véritable but de la création du nouvel épiscopat était manifeste. Il s'agissait de conquérir les églises appartenant aux évêchés roumains, afin de pouvoir y établir sans aucune entrave des prêtres magyars et par conséquent faire prêcher aux peuples de langue étrangère le Verbe de Dieu en magyar. Tenant compte des dispositions très religieuses des Roumains et des Ruthènes, les Magyars croient que ces peuples acquiesceront volontiers au changement dès qu'il s'agit de la Sainte Eglise. Pourtant l'affaire ne fut pas aussi facile que les Magyars le croyaient. Le Saint-Siège, naturellement, accepta la demande magyare, mais les peuples non-magyars s'en irritèrent. On se souvient que même un attentat a été commis contre le nouvel évêque, mais avec l'assistance des gendarmes, les Magyars parvinrent quand même à briser la résistance des ouailles. La pénétration de cet évêché a été naturellement secondée par le fait de la guerre et spécialement après la retraite des armées roumaines de la Transylvanie. Le document que nous reproduisons d'après le « Magyarorszag » (26 août), organe de Karolyi, dit :

« Après le départ des armées ennemies, lorsque le travail régulier a commencé dans les communes peuplées de frères parlant le valaque (pejoratif de Roumain), des milliers de ces derniers, inspirés de sentiments patriotiques et appartenant à l'Eglise gréco-orientale, supplient qu'on les admette dans l'Eglise gréco-catholique. Ils ne veulent plus être soumis à la juridiction des prêtres et des évêques valaques, mais ils tiennent en sujets magyars fidèles à la patrie, à appartenir à l'Eglise gréco-catholique de Hajdudorog. Ces villages valaques n'ont pas de prêtres, car une partie de ceux-ci, devenus infidèles à l'Etat magyar, se sont retirés avec l'ennemi, tandis que la main sévère de la justice magyare s'abattait sur les autres traîtres à la patrie. Ainsi, tous les villages de langue maternelle valaque et de religion gréco-orientale, dont les prêtres

ont trahi, sont restés sans chefs spirituels. Il est caractéristique en même temps que réjouissant pour nous, que les membres de ces communautés ecclésiastiques, quoique parlant le valaque, n'aient pas demandé leurs nouveaux prêtres aux évêques valaques, mais aux vicaires transylvains de l'évêché magyar gréco-catholique à Hajdudorog. Le passage à l'Eglise magyare gréco-catholique de milliers et de milliers de Valaques gréco-orientaux, est si puissant, que le vicaire et les prêtres ne suffisent plus à toute la besogne. »

Ce précieux témoignage fait preuve de la façon dont les Magyars propagent leur « civilisation ». L'affirmation que les Roumains désiraient abandonner leurs traditions et leur langue maternelle pour lesquelles pendant tant de siècles ils ont supporté les pires violences, n'a pas besoin d'être démentie. Les Magyars l'ont démentie eux-mêmes quand leur ministre démocratique, le comte Apponyi, a édicté l'ordonnance de fermeture des écoles roumaines en Transylvanie, sous prétexte que la population s'est comportée d'une façon anti-patriotique et traîtresse lors de l'occupation roumaine. »

Les Magyars profitent de l'état de guerre pour assassiner les prêtres roumains et magyariser ainsi leurs ouailles, car tous ceux qui connaissent la justice magyare envers les non-Magyars savent ce que dissimulent d'horreur et de cruauté des phrases comme celle-ci : « La main sévère de la justice magyare s'est abattue sur les autres traîtres à la patrie. »

Il est intéressant de relever que ce document honteux a été reproduit précisément par le « Magyarorszag », organe du parti de Karolyi, qui, chaque jour, répète les mêmes légendes sur la démocratie et l'humanité.

L. P.

Les Bulgares et le projet hollando-scandinave

Les Bulgares sont mécontents du projet de comité hollando-scandinave, qui réclame pour les Balkans « statu quo ante ». En effet, les Bulgares auraient préféré que les Balkans soient partagé d'après le fameux projet du traité de San Stéfano, le traité bâtarde qui attribuait à la Bulgarie les territoires de ses voisins. Le Comité hollando-scandinave, dans son projet, se montre au contraire plus soucieux des droits, des besoins et des intérêts de tous les Etats balkaniques; c'est pourquoi le journal bulgare « Mir », dans son numéro du 25 octobre, reproche au Comité de n'avoir pas suffisamment tenu compte du caractère ethnique de la population. Et il conclut : « Dans le projet hollando-scandinave sur la Macédoine, il n'y a qu'un point qui soit digne d'attention — c'est la question de Salonique, plus spécialement la question de son port. Parmi les causes de la guerre entre les Alliés de 1913, il y eut aussi la question de Salonique. Si, à ce moment, nous étions arrivés à une entente avec les Grecs, il est probable que les Grecs et les Serbes n'auraient pas formé une alliance contre nous et la guerre entre les Alliés

aurait été évitée. C'est l'intérêt même d'une paix durable dans les Balkans, qui exige une solution particulière de la question de Salonique, où s'enchevêtrèrent non seulement les intérêts des Etats balkaniques, mais aussi ceux des grandes puissances. Nous ne voyons vraiment pas pour quelles raisons on devrait laisser ce port exclusivement entre les mains des Grecs. Les Grecs, qui possèdent déjà tant d'autres ports, pourraient se passer facilement de Salonique. »

A ce titre, Salonique nous est bien plus nécessaire, à nous Bulgares. Cette question n'admet que deux solutions; Salonique et son hinterland devrait tomber sous le condominium des Bulgares et des Grecs — sans les Serbes, en tout cas, — ou bien cette ville devrait être transformée en un port international libre. »

Donc, lorsqu'il s'agit de Salonique, où il est impossible de trouver même un âne bulgare, le caractère ethnique de la population ne joue plus aucun rôle. Ce sont les intérêts et les besoins des Bulgares qui importent dans ce cas là. Les Grecs, disent-ils, ont tant d'autres ports qu'ils pourraient se passer de celui-ci.

Les Bulgares, en raisonnant ainsi, oublient que par rapport aux Serbes, ils se trouvent aussi dans une situation privilégiée en ce qui concerne les ports. En effet, tandis qu'ils possèdent des ports sur la mer Noire et sur la mer Egée, les Serbes n'en possèdent nulle part. Cela n'empêche pas les Bulgares de dire que le port de Salonique doit appartenir, soit à la Bulgarie seule, soit aux Bulgares et aux Grecs en commun, mais à l'exclusion des Serbes !! Et il se trouve encore des publicistes, ainsi M. Wendel par exemple, pour prétendre que c'est nous les Serbes qui manifestons une injustice aveugle envers nos voisins de l'Est !!!

M.

Une nouvelle loi électorale en Croatie

Une nouvelle loi électorale est en train d'être élaborée en Croatie. Le projet se trouve actuellement devant le Sabor croate et il est certain qu'au cours de la discussion générale, elle sera adoptée à l'unanimité des partis politiques. Comme la Croatie est le centre d'une partie de notre peuple, dont elle porte le nom, et comme elle jouit par son autonomie, d'une position spéciale parmi les pays yougoslaves de la monarchie austro-hongroise, nous croyons que le mouvement politique en Croatie ne serait pas sans intérêt pour nos hommes politiques aussi bien que pour les amis de notre peuple. A cet effet nous exposerons les principaux traits de la nouvelle loi en y ajoutant quelques détails.

D'après cette nouvelle loi, la Croatie (Croatie et Slavonie, avec Fiume) sera divisée en 122 circonscriptions électorales. Jusqu'à l'an 1888 elle était divisée en 112, mais par une loi de la même année, ce nombre fut réduit à 90 pour être aujourd'hui relevé à 122 circonscriptions électorales. Cette nouvelle loi prend pour base le nombre d'habitants : tous les 22,000 habitants environ (21,880 exactement) forment une circonscription électorale. Ce chiffre (21,880), est inférieur à celui des circonscriptions électorales de Hongrie (41,987) et d'Autri-

che (55,372), mais il est supérieur aux chiffres des circonscriptions électorales des petits Etats d'Europe (Norvège, Danemark, Grèce) dont le nombre total d'habitants ne dépasse pas celui de la Croatie. D'après les lois électorales précédentes, les circonscriptions électorales en Croatie furent très différemment divisées au point de vue du nombre d'habitants par chaque circonscription; ainsi par exemple, la circonscription électorale de Karlobag comptait 14,244 habitants, tandis que celle de Bjelovar en comptait 56,324. Cependant, la nouvelle loi électorale donne à chaque circonscription un nombre à peu près égal d'habitants.

La nouvelle loi proclame le droit de suffrage universel. Aura le droit de vote : tout homme ayant 24 ans accomplis, ressortissant de Croatie et Slavonie, inscrit sur la liste électorale et qui n'est pas privé de ce droit ou dont le droit n'est pas suspendu pour les cas spéciaux prévus par la loi. Sont privés du droit de vote : 1° ceux qui sont en tutelle ou curatelle; 2° ceux qui sont assistés par la commune ou par l'Etat; 3° ceux qui sont sous le coup d'un procès en faillite; 4° ceux qui ont subi certaines peines entraînant la perte du droit de vote. Le droit de vote est suspendu pour les militaires sous les drapeaux et les gendarmes et gardes de police. Chaque électeur n'a qu'une voix.

Est éligible tout électeur qui, au surplus, a habité une commune en Croatie-Slavonie pendant cinq ans au moins, qui sait lire, écrire et parler croate-serbe. Les députés au Sabor ne peuvent pas exercer de fonctions dans l'administration ni dans les tribunaux, ne peuvent pas être professeurs de lycées ni instituteurs d'écoles primaires. Le gouvernement annonce officiellement les élections 14 jours avant le jour de scrutin. Quand il y a ballottage, le second tour de scrutin a lieu 8 jours après. Chaque circonscription peut avoir plusieurs lieux de vote que le Sabor indiquera. Les élections sont dirigées dans chaque circonscription par deux sortes de commissions. L'une reçoit les bulletins au lieu de vote et examine si le votant a le droit de voter; l'autre dresse le procès-verbal constatant les résultats pour toute la circonscription.

Les élections commencent à 8 heures du matin, le scrutin même doit commencer à 9 heures au plus tard. Les électeurs ont le droit de déléguer 6 représentants auprès de la commission qui se trouve au lieu de vote; pour chacun de ces représentants 15 signatures suffisent. Les électeurs sont appelés par ordre alphabétique et l'appel doit être terminé à 3 heures du soir au plus tard. Cette heure passée, les électeurs votent suivant l'ordre de leur arrivée dans le lieu de vote. S'il n'y a plus personne le scrutin est clos à 4 heures, s'il reste encore des électeurs le scrutin est prolongé jusqu'à ce que tous les électeurs aient voté sans que cependant le scrutin puisse se prolonger après 6 heures du soir. Le lendemain des élections, la commission dans chaque circonscription dresse le procès-verbal et proclame les résultats pour toute la circonscription.

Les électeurs votent par bulletins sur lesquels le nom du candidat est imprimé ou écrit à la main. Chaque électeur reçoit une enveloppe et se retire dans une chambre isolée, y met dans son enveloppe le bulle-

FEUILLETON.

LA „SLAVA“ SERBE

par Mme Marcelle Tinayre

Mme Marcelle Tinayre a publié dans la « Revue des Deux Mondes » une série de correspondances hautement intéressantes et littéraires de Salonique et du front macédonien. Nous en reproduisons ici quelques passages qui se rapportent aux mœurs serbes :

Pendant que la ville se revêt de blanc et de bleu, comme une enfant de Marie vouée aux couleurs de la Vierge, pendant qu'on prépare les orgues pour le Te Deum et les torches pour la retraite, les Serbes achèvent de débarquer de Mikra.

En dépit des mines et des sous-marins, en dépit des espions qui infestent les îles de l'Archipel et les côtes découpées du Péloponèse, notre marine a réalisé ce miracle de transporter toute une armée de Corfou à Salonique, sans perdre un bateau, sans perdre un homme ! Le peuple martyrisé, assassiné, dont on disait : « Il ne revivra jamais plus pour la guerre, » achève sa résurrection. En vérité, c'est un beau jour que celui-ci, où le dernier contingent serbe arrive en Macédoine, dans ce coin de terre qui va de Sédés à Mikra et qui est maintenant la Serbie.

Car elle est là, vivante devant nous, vivante en son armée encore douloureuse et meurtrie, mais vaillante. C'est pour l'aider à renaître que nos marins ont dragué la mer, que nos soldats ont remué le sol, que l'on a fait surgir les baraques, les hangars, les appointements, dans la baie solitaire. et plus loin, sur le sol ondulé, les champignons bruns et blancs des tentes. La Serbie est là ! Comme une guerrière blessée s'assied au bord de la route et se repose avant de partir vers le combat, la Serbie fait ici une halte suprême, — après Santi-Quaranta, après

Corfou ! — et son âme tressaille en regardant, par dessus les montagnes, les crêtes lointaines du Balkan.

*

Aujourd'hui, le 15^e régiment d'infanterie serbe célèbre sa fête, la Slava, en l'honneur de son patron Stevan Sindjélitch. On a bien voulu m'inviter à cette cérémonie où quelques femmes seulement étaient admises, avec les généraux des armées alliées, Sarrail, Milne Boïovitch, et le général grec Moschopoulos.

Le régiment, massé par sections, avec sa musique et son drapeau, occupe trois côtés de la prairie. Dès que les généraux ont quitté leurs voitures, la Marseillaise et l'Hymne serbe les saluent. Ils remontent la pente, suivis de leur cortège, et se rangent derrière l'autel. Et la cérémonie commence.

Slava, ce mot signifie « gloire ». La fête militaire d'aujourd'hui est, en effet, une glorification. Depuis des siècles, chaque famille serbe a coutume de fêter, à la date fixée par le calendrier, le saint qu'elle a choisi comme patron domestique, et qui est toujours un saint national. Suivant cette tradition, toutes les associations corporatives, tous les régiments de Serbie, ont un patron religieux ou héroïque, pris dans la légende ou dans l'histoire, et que l'on fête avec grande piété et grande pompe.

Le patron du 15^e régiment est le héros Stevan Sindjélitch, qui combattit avec trois mille hommes contre quatre-vingt mille Turcs de Kourchid Pacha, et fit sauter la citadelle de Nich, le 15 mai 1809, anéantisant, sur les corps de ses derniers soldats mourants, un grand nombre d'ennemis et lui-même.

La Slava, qui commémore ce héros, comporte un programme très varié : office divin, discours du commandant, banquet, exercices de gymnastique, chants et danses. Cela peut rappeler les fêtes viriles de la Grèce, avec leurs soldats devenus athlètes, musiciens et choréges. Pour moi, c'est au moyen-âge chevaleresque et féodal qu'un tel spectacle me ramène; j'oublie le paysage macédonien et les évocations classiques, je crois vivre un épisode de nos chansons de geste.

La cérémonie religieuse est très belle. Trois popes s'avancent, éclatants de couleurs splendides. L'un est tout de soie crème à fleurs bleues; l'autre est tout d'or jaune, et le troisième semble une large fleur violette, une large pensée de velours chatoyant et sombre. Ils sont debout, près de la table, et leur grave psalmodie s'élève vers le ciel orageux qui s'éclaircit lentement et s'ensoleille; un chœur de voix mâles répond par une supplication répétée insistante. La Serbie gémit par ces voix. Elle demande miséricorde, sans se lasser, à la Puissance mystérieuse qui doit être toute pitié, mais aussi toute justice. Puis, trois hommes viennent se placer en face des popes : le colonel du régiment, le plus ancien sous-officier, le plus ancien soldat. Un prêtre leur remet le pain rond qu'ils prennent en leurs mains rapprochées et font tourner lentement, lentement, et qu'ils baisent enfin, avec respect, têtes penchées et mains unies.

Quelqu'un me dit : « C'est un très vieux rite qui existait déjà lorsque la Serbie était païenne. Il s'est perpétué à travers les âges et s'est associé aux rites du culte chrétien. »

Sans doute, c'est le symbole de la fraternité nationale par la communion du pain, l'accord des hommes du même sang pour vénérer la terre maternelle dans le froment pur, aliment premier, nourriture essentielle des races. Belle cérémonie qui paraît plus auguste en ces jours d'épreuve et parle profondément au cœur. Avant de graver son calvaire, le Christ voulut « rompre le pain » avec ceux qu'il aimait. La Serbie a déjà souffert sa Passion; déjà, elle a porté sa croix de douleur, bu le fiel et le vinaigre, connu l'amertume des trahisons. Sa souffrance n'est pas finie. Avant l'ultime sacrifice et la victoire, elle célèbre encore une fois la Cène et elle atteste, en rompant le pain, l'union de tous ses fils. Dans une joie grave et voilée comme le ciel, sur ce sol étranger, elle affirme son invincible espérance, car les peuples méritent de vivre quand ils n'ont pas craint de mourir et, pour celui-là, se lèvera un jour, bientôt, le soleil de Pâques.

L'office se termine par une commémoration des morts, auprès de la stèle pavoisée. Un officier dénombre et nomme les glorieux morts du régiment. Il invite leurs camarades, agenouillés dans l'herbe,

LETTRES DE RUSSIE

VII

En dépit des grandes différences qui se manifestent quant à la valeur des personnalités saillantes, toutes les révolutions se ressemblent au point de vue de leur développement général, c'est-à-dire, au point de vue de la psychologie des foules. Les foules renversent d'abord l'ancien régime, puis les divergences idéologiques surgissent et amènent une scission des forces révolutionnaires qui va s'approfondissant jusqu'à ce que la lutte entre les partis révolutionnaires s'envenime au point de devenir bien plus acharnée que ne l'était celle contre l'ancien régime. Le gouvernement révolutionnaire tourne au radicalisme et, de là, au terrorisme effréné de l'extrême gauche où la volonté du peuple se voit réduite à l'absurde, à un système de violence décrétée, dénuée de toute apparence de légalité. C'est ainsi que sous la grande Révolution française le pouvoir passa du roi à l'Assemblée Nationale, de celle-ci à la Convention, puis de la droite conventionnelle à la Gironde, de celle-ci aux jacobins, ensuite de la droite Jacobine, de Danton et de Desmoulins à la gauche de cette gauche, à Robespierre, et, enfin, Robespierre est renversé par le Directoire qui est le commencement de la Réaction.

Ce procès des renversements successifs, de droite à gauche, se poursuit en Russie beaucoup plus rapidement. Le point culminant en est atteint par le gouvernement maximaliste-scandaliste, présidé par Oulianow-Lénine et Bronstein-Trotsky, « commissaires du peuple », et appuyé par le Comité du Soviet avec ses sections pour l'armée et les affaires étrangères.

Le Comité révolutionnaire du Soviet a, si l'on regarde de plus près, une histoire qui date d'une cinquantaine d'années, depuis l'attentat de Karakozow contre Alexandre II, en 1866. Ce Comité révolutionnaire a toujours entravé la politique extérieure et travaillé à l'affaiblissement de la force militaire de la Russie. Il est malaisé de percer à jour l'histoire de ce Comité, étant donné son caractère clandestin. Les fonctionnaires du régime tsariste ont exercé ouvertement des violences, tandis que le Comité révolutionnaire nous a donné le spectacle d'incendies de villes entières, de pillages de banques, de guet-apens, souvent avec une cruauté inconcevable — mais toujours dans le plus grand secret. Le révolutionnaire émigré Ivan Golovine, raconte dans son livre intitulé « Le nihilisme russe », comment de jolies femmes invitaient des fonctionnaires de la police à des rendez-vous, où les révolutionnaires embusqués assailaient les malheureux et leur coupaient le nez, la langue, les mains. Ce fut cette curieuse manière de lutter pour la liberté qui dicta à Emilio Castelar, le célèbre défenseur de la liberté du peuple espagnol, les dures paroles que relate son journal « Epoca », à savoir que le terrorisme des révolutionnaires russes n'était point une lutte pour l'affranchissement du peuple russe, mais plutôt une folie utopiste.

Déjà dans les premières années du règne d'Alexandre II, l'idée révolutionnaire russe avait trois courants représentés par trois personnalités remarquables : Michel Bakou-

nine, le fondateur de l'anarchisme russe et dont Lénine est la caricature vivante — Alexandre Herzen, le propagandiste intellectuel de l'idée social-révolutionnaire — représenté aujourd'hui par Kerensky — et l'étudiant Karakazow, le moins connu de trois, qui a commencé la série d'attentats terroristes. Apparemment ces messieurs de la section militaire du Soviet suivent ce dernier courant en encourageant les soldats à massacrer, à défaut de monstres tsaristes, ceux parmi les officiers à qui la défense de la Patrie russe est encore chère. Karakazow commit son attentat sous l'influence de l'« Organisation de la Révolution européenne » de Moscou fondée par le précepteur Khondiakow et l'étudiant Ichoutine dans le but de « tuer tous les monarques et d'exterminer les gouvernements en général ».

L'élite intellectuelle du Comité révolutionnaire, c'étaient Herzen et Bakounine. Jusqu'à la mort de ces derniers on remarque la tendance du Comité de révolutionner l'Europe tout entière. Golovine, dans le livre sus-mentionné, raconte que Flocon, collaborateur de la « Réforme » ultra-radical, devenu ministre, disait : « S'il y avait en France trois cents hommes comme Bakounine, aucun homme d'Etat ne pourrait gouverner le pays. » Ce même Flocon donna à Bakounine un passeport français et trois mille francs afin qu'il s'en allât révolutionner l'Allemagne. Bakounine accepta l'argent, souleva la révolution à Dresde, fut emprisonné par les Prussiens, puis extradé en Autriche, laquelle, après l'avoir détenu à Olmütz, le livra, à son tour, à la Russie sans que celle-ci le lui eût demandé.

Le tsar Nicolas I déclara ne pas vouloir le faire pendre et l'envoya en Sibérie sous la surveillance de son parent le comte Mouraviow-Amoursky, célèbre par son esprit libéral et ses capacités administratives (Pierre Kropotkine fait son éloge dans ses mémoires). Là, Bakounine épousa une Polonaise qui lui apporta 20,000 roubles. Cependant il quitta la femme, mais non l'argent, paraît-il, car il eut les moyens d'effectuer le grand voyage à travers le Japon et l'Amérique jusqu'à Londres et Paris.

Bakounine a créé un fâcheux précédent pour les futurs révolutionnaires : il a accepté de l'argent d'une puissance pour aller en révolutionner une autre. Karl Marx qui, en général, n'y va pas par quatre chemins lorsqu'il s'agit de discréditer l'un quelconque de ses antagonistes (par exemple Prudhon) qualifia Bakounine dans la « Rheinische Zeitung » d'agent du gouvernement russe uniquement parce qu'il avait suscité une révolte à Dresde et n'avait pas été pendu par Nicolas I^{er}. Cette calomnie fut démentie. Cependant Karl Marx avait, sans s'en douter, rendu un grand service au gouvernement prussien car depuis lors ce fut presque un dogme de taxer tout révolutionnaire essayant de révolutionner la Prusse, l'Allemagne ou l'Autriche-Hongrie, du nom d'agent du gouvernement russe, tandis que ceux qui travaillent à l'affaiblissement de la Russie passent pour de vrais révolutionnaires.

Naturellement, Bakounine ne pouvait oublier cette odieuse tentative de diffamation. Dans toutes les assemblées socialistes où les deux adversaires se trouvaient en présence, Bakounine savait réduire Marx

à la minorité, ce dont le vaniteux Juif lui gardait toujours rancune.

Golovine raconte encore que le Comité révolutionnaire ayant énormément besoin d'argent, rançonnait des riches et fit même piller la Banque de Kherson, s'emparant ainsi de 1,060,000 roubles. On cherchait à justifier tout cela au nom du bonheur d'une humanité imaginaire. Et encore cet argent ne fut-il pas utilisé pour fonder des écoles, mais pour la mise en œuvre des attentats contre des gouverneurs et des généraux. Un exemple : l'attentat à Kharkov contre le général Kropotkine, parent du célèbre révolutionnaire, coûta à lui tout seul la bagatelle de douze mille roubles ! Il est clair que quelques rançonnements et pillages ne pouvaient suffire aux besoins continus et toujours croissants du Comité ; et la question s'impose : d'où provenaient les fonds ? Cette question s'impose d'autant plus qu'en lisant les biographies de certains révolutionnaires on ne peut s'empêcher de constater qu'ils avaient l'honneur singulièrement atrophié en ce qui concerne la provenance de l'argent dont ils se servaient pour accomplir leur « mission ».

(A suivre).

M. G.

Les manifestations de l'Union yougoslave

La « Hrvatska Država » écrit de Zagreb que l'événement joyeux du soixantième anniversaire du poète Ivo Vojnović ainsi que la triste nouvelle de la mort du député Krek ont offert aux Slovènes, aux Croates et aux Serbes l'occasion de manifester leur profonde unité intellectuelle et morale.

« Dans cette unité — écrit la « Država » — nous pouvons regarder l'avenir avec sérénité. Pour le moment il s'agit de tenir. Le premier essai a donné de brillants résultats : les élections municipales de Zagreb ont prouvé que la capitale croate est tout entière pour l'unité nationale, puisque tout le monde a voté contre le parti de Frank. Nous devons serrer nos rangs encore davantage dans le bonheur comme dans le malheur et dans la lutte pour l'unité. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions obtenir la victoire finale. Nous devons donc répéter inlassablement une seule et même chose : que les Croates, les Serbes et les Slovènes sont un même peuple. Cela doit être le dogme sacré de notre religion. »

Le président du parti slovène libéral de Styrie, Dr Kukuvec, a publié dans le « Slovenski Narod » du 17 octobre un article de fond où il dit entre autres :

« Pour nous Yougoslaves, il n'y a d'autre moyen de nous débarrasser de la pression allemande en Autriche et de la suprématie magyare en Hongrie que d'obtenir un Etat à nous... Après la conclusion de la paix mondiale, les relations entre les Etats seront établies pour très longtemps. C'est pourquoi nous ne devons pas rester à mi-chemin, mais tout demander. Dans l'histoire, nombre d'exemples nous montrent que les peuples opprimés ont sagement agi lorsque, dans les plus grandes tourmentes, ils proclamaient irrévocablement la totalité de leurs revendications. Nous devons faire plus que citer la déclaration du 30 mai. Tout le monde doit comprendre que toute autonomie culturelle n'est qu'une ombre d'Etat et que seul l'Etat pourra nous permettre de devenir indépendants. »

à se rappeler toujours « ceux qui sont dispersés dans les abîmes et les neiges du Montenegro et de l'Albanie », et à prier pour l'éternelle félicité de leurs âmes.

Il y a ensuite une revue passée par les généraux, un discours du colonel qui rédit l'histoire épique de Stévan Sindjélitch, puis des exercices de gymnastique exécutés avec une sûreté et une grâce extrêmes par des soldats. Enfin le repas rustique, servi sous l'auvent de feuillage et composé de plats serbes un peu surprenants pour le goût français, mais agréables, quoique très chargés en poivrons. Une dépêche du prince régent est lue, au dessert, et l'on porte des toasts aussi nombreux qu'enthousiastes. L'éloquence du capitaine Milan V. G... ne tarit pas ; cet officier de forte corpulence et de haute taille, à la voix sonore, au geste facilement affectueux, le meilleur garçon du monde et le plus liant, adore les cérémonies où sa place est marquée. Il faut le voir, toujours occupé des autres présentant celui-ci à celui-là, expliquant aux dames les mystères de la politique et le sens des coutumes serbes, racontant ses souvenirs de diplomate et ses aventures de guerrier, disant ses vingt-trois batailles, ses blessures, ses décorations, pêle-mêle avec ses impressions de Paris et de Constantinople, jamais fatigué d'improviser un discours, de faire un conte, de tourner un compliment, de danser la kolo nationale. On ne conçoit pas une fête serbe sans le capitaine V. G...

Pendant le banquet, un soldat est venu réciter un poème, la tombe de Sindjélitch, qu'il a composé pour la circonstance, et qu'il récite avec un art instinctif et des manières très nobles.

« Le temps a passé, mais l'on s'en souvient encore, de ce jour glorieux ! Les vieillards en parlent toujours... Alors, la petite Serbie regardait vers son aurore et son avenir ! On se souvient du temps où Karageorge se dirigeait vers la cité de Siénitza, quand Sindjélitch allait vers Nich, quand tous les Serbes, se rassemblant, l'épée en main, s'élançaient vers le combat et la vengeance... »

« Près de Nich, le voïvode arrive ; il se retranche sur la colline de Kamenitza, attendant l'heure de combattre les Turcs... Les vagues de cavaliers couvrent le champ de bataille. s'approchent en tourbillonnant.

La terre tremble, les sabres étincellent, la foudre tonne... Stévan Sindjélitch ricanait avec ses camarades en criant : « Regardez mes faucons !... C'est la gloire ! Vous verrez bientôt une montagne de cadavres : les corbeaux noirs boiront leur sang !... »

« Et la lutte terrible commence. La balle siffle, le sang ruisselle. Les premières lignes tombent, mais les Turcs féroces ont soif de meurtre et s'élancent... Sindjélitch crie : « Courage, mes frères ! tenez-vous bien, par Dieu, pour la liberté et l'honneur ! La vie en esclavage n'est rien ! Il faut mourir ou vaincre. » Encore un moment mes faucons ! N'épargnez pas la poudre ! Hourra !... Hourra !

« Et trois cents héros, descendants de Marko Kraljévitch, répondirent : « Hourra !... Hourra !... » mais en vain ! Sindjélitch vit bien qu'il devait mourir. Il jeta un coup-d'œil vers le ciel, fit le signe de la croix, prit son pistolet et dit : « Pardonnez-moi, mes faucons ! » Puis il descendit vers la poudrière...

« Les Turcs arrivaient déjà... Ils sautent dans la tranchée ; en grinçant des dents, comme des loups affamés, avides de chair et de sang. C'est le carnage... »

« C'est la fin... L'explosion terrible projette tout dans les airs ; les ténèbres enveloppent le sol, et l'on entend des cris : « Allah !... Allah !... »

« Le silence règne... Le brouillard se dissipe lentement, et le soleil radieux brille sur le champ de bataille... Mais à la place de la tranchée, il n'y avait plus qu'un même tombeau pour les Serbes héroïques et les Turcs immondes... »

Ainsi chante — car sa déclamation est un chant — le soldat-poète Dragomir Brzac, tandis que les chefs serbes l'écoutent sous le toit de feuillage. Ainsi nos trouvères, dans les festins guerriers, après batailles et tournois, devant les clercs et les dames, devant les chevaliers au simple cœur, disaient les hauts faits des paladins et leur mort pieuse. Ainsi Taillefer « qui moult bien cantoit » et qui, devant le duc, allait chantant :

... De Charlemagne et de Roland
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Roncevaux...

Cette poésie serbe, devinée ou plutôt sentie à travers la traduction naïve qu'on a remise à chaque invité, n'a-t-elle pas le mouvement, l'allure et presque la forme de notre chanson de Roland ? Ce n'est pas un exercice de littérature, l'œuvre académique, conçue dans la paix des bibliothèques, par un érudit amoureux du passé ; c'est un fragment d'une épopée nationale qui se compose, jour par jour, strophe par strophe, depuis Karageorge et Sindjélitch. Chaque mot est riche de sève, rouge de sang ; chaque image a ses couleurs primitives ; chaque corde vibre, avec sa neuve et pleine sonorité ; rien n'est fané, rien n'est usé ; l'émotion n'est pas rétrospective ; elle sort des douleurs et des gloires vivantes. Bruit des armes, hourras, choc des cavaliers, tonnerre des explosions, ce n'est pas, pour ceux qui sont assis à cette table, un écho des temps héroïques ; c'est la musique terriblement connue et familière, d'hier et de demain. Et je songe à l'époque future où la grande guerre prendra la beauté de la légende, où, dans une autre fête, en Serbie, un autre poète chantera pour les arrières petits-fils des soldats martyrs, la suite de l'épopée, l'histoire du vieux roi qui fuit dans la neige avec son peuple, vers la mer libératrice, le salut apporté par les Français sur leurs vaisseaux et la résurrection de la Serbie...

(Revue des Deux-Mondes).

« Woodrow Wilson and the World's Peace » par George D. HERRON. — New-York, 1917.

Nous tenons à signaler à nos lecteurs le livre remarquable du prof. Herron, qui vient à son heure, au moment où le président se résout à déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie.

« Appel des étudiants serbes aux universités neutres du monde entier. »

Dans le prochain numéro nous rendrons compte de cette intéressante brochure éditée par la société Vila.

La conduite des Bulgares en Roumanie

— Témoignage d'un publiciste suisse —

La guerre en ce moment fait avant tout de la politique. Les ministères tombent, et les chanceliers. On ménage des rencontres secrètes entre gens de la haute finance qui s'imaginent volontiers que la destinée des peuples est une question d'argent. Aux images poignantes de la lutte, à l'horreur de l'incendie et du carnage, succèdent les larges théories, les vues générales qui ne sont peut-être que de froides conceptions, et les rêves magnifiques qui ne sont souvent que des calculs.

Et cependant le drame continue. On a l'oreille aux diplomates, mais les plaintes s'élèvent toujours. Il y aura bien des crimes, quand on en viendra aux négociations, qu'il ne faudra point oublier. Il est de tout intérêt que les Alliés se souviennent alors qu'ils ont à faire justice des mille atrocités commises. Les actes odieux et les misères injustes ne seront pas des facteurs négligeables quand se réglera le sort des nations.

De là que j'ai jugé utile de rappeler ici certains faits, qui datent d'une année et sur lesquels on n'a pas suffisamment insisté, lassé qu'on était de faire et refaire toujours un éternel procès. Ils ont trait à la conduite des Bulgares en Roumanie. Et la relation fidèle que je vous en ferai — j'assure l'exactitude de ce que j'avance, — jettera une lumière atrocement crue sur l'âme de ce peuple, que les Serbes ont tant de raisons et si grand' raison de mépriser et de haïr.

Trois ou quatre jours après la déclaration de guerre à l'Autriche, les Roumains subissaient le désastre immense de Turtucaia. Ils furent les victimes de leur imprudence, ils auraient dû chercher d'autres garanties que la parole de M. Radoslavoff, je n'ai pas à revenir sur ce point. Mais ce qu'il faut signaler, c'est la façon sauvage dont leurs voisins du sud les ont combattus. Le lieutenant Vasile Slovescu m'a raconté à ce propos des choses incroyables. Un de ses hommes, blessé, qui s'était fait prendre au cours d'un combat, apparut au dessus de la tranchée ennemie, soutenu par des mains criminelles, qui voulaient s'en servir comme d'un épouvantail. On l'avait mutilé affreusement, il avait les yeux crevés, les oreilles et le nez arrachés et des plaies sur le crâne montraient qu'on avait essayé de le scalper.

D'autres récits d'officiers montrent que des cas semblables, à quelques détails près, se sont produits dans maintes circonstances. On a vu notamment des prisonniers roumains revenir vers les leurs, la main droite coupée. N'était-il pas en effet plus commode et moins onéreux de les laisser ainsi s'en retourner chez eux, après cette ablation qui les rendait à jamais inoffensifs et misérables?

Lors de la retraite de la Dobroudja, il n'est pas jusqu'aux populations civiles qui ne se soient livrées à des cruautés inouïes. Les femmes bulgares, — d'après le témoignage de personnes dignes de foi, — sortaient des villages, allaient comme des hyènes à la quête des blessés, et, avec de grandes marmites, versaient de l'eau bouillante sur ces victimes impuissantes.

Le Danube charriait une masse de cadavres, où se faisaient voir, outre les plaies qu'ouvraient les schrapnels et les obus, les marques de supplices odieux, de castrations, d'écorchements et d'autres violences monstrueuses.

Tant d'horreur m'a porté à faire une enquête personnelle qui me prouvât le bien fondé des mille récits. J'ai été dans les hôpitaux interroger ces braves paysans, qui racontent les choses comme ils les ont vues. Toutes ces âmes naïves sont agitées de la même épouvante. On retrouve dans leurs paroles les mêmes détails, les mêmes expressions, le même accent tragique et sincère. On ne peut plus douter, on est forcé de croire.

D'ailleurs, comment douterait-on, si les journaux de Sofia eux-mêmes usent parfois d'un cynisme inconcevable? Comme les Russes avait envoyé — ce qui peut sembler un peu prématuré — des gouverneurs pour les villes du territoire ennemi que l'on occuperait, il arriva qu'on les fit prisonniers avec d'autres soldats. Les gazettes du pays s'égayèrent alors du fait qu'on obligea ces malheureux fonctionnaires à balayer les rues des localités qu'on avait promises à leur administration. Contraindre des hauts personnages à ces besognes ignobles, c'est d'un néronisme bien facile et grossier. En tirer gloire, c'est atteindre un beau degré d'inconscience.

Je passe une longue série d'ignominies qu'on retrouve ailleurs, dans cette guerre,

tels que les meurtres, les viols, le pillage et l'incendie, ne voulant m'attacher qu'à ce qui revêt un caractère d'exceptionnelle cruauté, ou pour mieux dire de cruauté bulgare. Sans m'étendre donc, je me contenterai de vous dire que, dans le seul hameau de Soimu, près d'Alexandria, six fillettes, toutes âgées de moins de neuf ans, furent violées et massacrées devant leurs parents.

Et j'en arrive à l'occupation de Bucarest. Là, je fus le témoin oculaire des mille scènes scandaleuses auxquelles se livrèrent les sujets de Ferdinand Cobourg. Ils terrorisaient les quartiers excentriques de la ville. Ils allaient chez les particuliers, les menaçaient de leurs armes et leur extorquaient de l'argent ou des bijoux. Une vieille femme fut ainsi assassinée, dans la Strada Calarasilor, pour n'avoir pas obéi à ces injonctions criminelles. Le sac des magasins se fit dans les premiers jours avec une impudence extrême. Des officiers entraient, parlaient haut, prenaient des chaussures, des fourrures, des objets de luxe, voire des parfums, parlaient de réquisition et ne payaient point. Cédant aux plaintes qui s'élevaient de tous côtés, les Allemands, il est juste de le dire, se décidèrent à rétablir l'ordre. Ils en vinrent à fusiller trois de leurs alliés qui s'étaient rendus coupables de meurtre, dans un faubourg. Mais ces mesures n'empêchèrent point la soldatesque de se manifester encore par quelque endroit, et j'en veux pour exemple ces deux anecdotes:

Un jour que je me promenais — ce pouvait être six heures du soir — dans la Calea Victoriei, j'entendis crier derrière moi. Je me retourne, c'étaient deux femmes qui paraissaient dans un trouble extrême. Elles me dirent qu'on venait de leur arracher leurs réticules. En même temps, je vois un uniforme disparaître prestement au coin de la rue. Tandis que sur mon conseil, elles courent avertir le sergent de ville qui était un soldat de landsturm, gros et gras, incapable de se mouvoir, je me jette moi-même à la poursuite du coupable. Je le rattrape à quelque cinq cents mètres plus loin. Il se débat, joue des poings, me menace de ses armes, je tiens bon; enfin le sergent obèse arrive; on s'explique à la Militärpolizei, et l'officier bulgare, c'était un officier est obligé de rendre les réticules et de faire, ô miracle! — quinze jours d'arrêt.

Une autre aventure est arrivée à la femme d'un diplomate distingué. Elle venait de se coucher et déjà s'assoupissait, quand vers minuit, un violent coup de sonnette la réveille. Elle entend qu'on parle dans le vestibule, elle sonne. Une femme de chambre vient lui dire que c'est un soldat qui réclame une robe de bal. Mme C. ordonne qu'on le renvoie. Le soldat refuse, tempête, écarte les domestiques et entre dans la chambre de Mme C., à qui il explique qu'il est en train de s'amuser avec des amis, et qu'il a décidé de se travestir. Mme C. lui fait sentir l'inconvenance de son procédé. L'autre ricane, va à l'armoire qu'il ouvre, choisit une robe, enlève son uniforme et commence à essayer. Cette scène grotesque et infiniment pénible se serait prolongée encore longtemps, si un valet de chambre et le portier n'avaient réussi à mettre dehors l'infâme personnage.

Je m'arrête ici, je vous ai donné assez de renseignements pour que vous puissiez vous former une opinion bien nette. Je renonce à classer les faits, à dire de ceux-ci qu'ils sont plus ou moins odieux que ceux-là. Tous portaient en eux la même signification; ils montrent tous qu'il y a un peuple dans les Balkans qui n'a pas encore atteint un degré de civilisation convenable, sous des apparences de progrès qui ne peuvent induire en erreur qu'un observateur superficiel. Pénétrez plus avant que ces importations étrangères, les quelques assimilations de détails et les quelques idées mal digérées, et ce semblant d'organisation et de convenances, il ne restera plus que le barbare qu'on ne peut encore mettre à la raison et qu'il faut à tout prix empêcher de nuire.

G. A. OLTRAMARE

M. Wilson et l'Autriche-Hongrie

Le président Wilson, dans son discours au Congrès, a demandé la déclaration de guerre à l'Autriche-Hongrie. Ce geste est, en effet, la conséquence logique de l'attitude des Etats-Unis vis-à-vis de l'Allemagne; tous les alliés de l'Amérique, et les Serbes en particulier, éprouveront, de cet acte énergique, la plus grande satisfaction.

Nous reviendrons sur le discours du président dans notre prochain numéro.

Les Bulgares demandent aussi l'Albanie

Le « Zaria », journal bulgare du 20 octobre, publie l'article « L'Avenir de l'Albanie », venant de son correspondant spécial, Prizrend, octobre 1917.

« Enfin on a commencé à traiter dans la presse étrangère l'avenir de l'Albanie, et les opinions exprimées se réduisent à la nécessité de partager le pays albanais entre les Etats qui sont directement ou indirectement intéressés à la résolution du problème albanais si compliqué.

Je partage entièrement cette opinion, car elle répond complètement aux intérêts non seulement des Etats en cause, mais aussi aux intérêts du peuple albanais même, qui s'est familiarisé avec l'idée de ne pouvoir former un Etat indépendant dont la vie serait basée sur le principe de libre détermination nationale. Une dizaine de tribus aux différentes religions, dont les tendances sont dirigées vers tel ou tel Etat et encore d'autres faits représentent un tel chaos que devant lui l'homme d'Etat le plus doué ne peut échapper à l'évidence qu'un Etat albanais solide et indépendant est impossible. Les tentatives du passé sont suffisamment récentes pour ne pas avoir besoin d'être rappelées et éclaircies. L'Etat albanais meurt avant d'avoir vécu, car la matière dont il fut créé portait en soi les germes du séparatisme le plus brutal, allant même jusqu'à la loi de la vendetta.

Créer à nouveau l'Etat albanais, signifie répéter le passé, rien de plus, les conditions sont les mêmes et les conséquences, par suite, ne peuvent pas changer.

La population mahométane, catholique, orthodoxe considère l'autorité bulgare comme naturelle. J'entendis toutes les bouches albanaises dire que le régime serbe dans ce pays était une anomalie. Ces coups d'œil jetés à la hâte établissent qu'il est indispensable pour la Bulgarie de conserver cette partie de terre albanaise qui lui revient par la force du passé et par l'ordre du présent, comme garantie d'un avenir que nous désirons tous. »

Une interview du député yougoslave Rybar

Le « Sarajevoer Tagblatt » du 13 octobre publie une interview accordée par le député yougoslave au parlement de Vienne, Dr Rybar. Cette interview a été copieusement censurée. Voici quelques-unes de ces déclarations:

« Ce que les Yougoslaves revendiquent n'est ni une folie ni une trahison; ce n'est pas un rêve, mais un bien que les Magars ont revendiqué pour eux, les armes à la main, et qu'ils ont obtenu après 1866.

« Si l'on peut reprocher quelque chose au club yougoslave, c'est que, au regard du principe des nationalités, ces revendications sont plus que modestes; et, si l'on n'y a pas parlé de l'union de tous les Yougoslaves, c'est pour éviter de placer notre question dans le domaine international. Le club yougoslave a voulu réaliser cette union sans ingérence de l'extérieur. Le droit de disposer d'eux-mêmes doit être reconnu en même temps qu'aux Yougoslaves de la monarchie aussi aux Yougoslaves de la Serbie et du Montenegro. Aujourd'hui d'ailleurs, il ne s'agit pas uniquement des revendications des Yougoslaves; cette question est devenue une nécessité d'Etat (Staatsnotwendigkeit). »

En parlant de la Bosnie-Herzégovine, Rybar dit que dans la question yougoslave, la Bosnie-Herzégovine joue un rôle des plus importants. En 1875, après une insurrection de la population, la Serbie et le Montenegro déclarèrent la guerre. Le facteur économique s'identifia avec le facteur national et, ensuite il n'a plus pu être anéanti. Les espoirs des deux Etats nationaux serbes de réunir à eux ces deux provinces yougoslaves furent réduits à néant par le Congrès de Berlin, qui donna à l'Autriche-Hongrie le mandat d'occuper la Bosnie-Herzégovine et d'y résoudre la question agraire.

« Cette solution — continue Rybar — fut incomplète, tant au point de vue international qu'au point de vue étatique, et elle portait en elle-même le germe de nouveaux conflits très violents. (Censuré).

« La Dalmatie yougoslave a le même sort que la Bosnie-Herzégovine... Les Yougoslaves austro-hongrois sont partagés en deux Etats et deux pays, et en Autriche en sept provinces dont deux seulement sont en état d'avoir leur autonomie slave. »

Rybar a terminé ainsi:

« Les Yougoslaves ne veulent pas tomber sous la domination italienne, mais ils ne veulent également pas sacrifier leur existence et leur avenir aux Allemands ou aux Magyars. »

Les socialistes autrichiens favorables à l'union yougoslave

Le socialiste Seitz a fait au cours des débats sur les interpellations concernant la question polonaise au parlement autrichien la déclaration suivante:

« Au nom de tout le prolétariat social allemand, nous déclarons: Nous désirons la complète indépendance, la complète liberté du peuple polonais et nous entendons par là du peuple polonais tout entier. Certains nous diront: Nous n'avons pas besoin de vos vœux, mais de vos actions; à ceux-ci nous répondrons: Tout ce que le prolétariat allemand peut faire pour assurer la liberté, l'indépendance et la souveraineté de tout le peuple polonais, nous le ferons, eu tous temps et avec conscience, tant que cela ne portera pas atteinte à nos propres droits, ni dommage à nos propres intérêts. Mais nous désirons la liberté et l'indépendance, non seulement des Polonais, mais aussi des Ruthènes, des Tchèques, des Yougoslaves et de tout peuple dans notre Etat et en dehors de notre Etat. Nous considérons la solution annoncée (la question polonaise), comme une pure impossibilité... Ou bien, croyez-vous que nous supporterons une nouvelle année 1867? Nous savons ce que signifie le dualisme pour la liberté, l'indépendance et le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Nous savons ce que cela signifie dans nos relations de politique commerciale et dans les discussions de compromis. Croyez-vous que nous souffrirons que de pareilles difficultés se multiplient? »

« Ce que nous souhaitons, c'est l'indépendance et la liberté de la Pologne. C'est sa complète souveraineté. Si, comme un peuple libre, vous vous décidez de votre plein gré, de votre pleine volonté à renoncer à la complète souveraineté et à élire un roi, alors élisez-le. Et nous déciderons si cela est compatible avec les intérêts de notre Etat. Pour cela, vous devez être complètement indépendants, pour assurer votre propre droit de décider de vous-mêmes et de proclamer la république.

« Nous ne voulons pas que les peuples puissent être poussés à la guerre comme des brebis, pour des intérêts étrangers. Nous ne voulons pas qu'on les négocie ou qu'on les vende comme des chevaux. Mais nous voulons qu'ils puissent décider eux-mêmes de leur propre destin. Ce droit des peuples de disposer d'eux-mêmes doit être garanti dans les pourparlers de paix, et cela pour toujours. Le droit des souverains de décider de nous est une des causes de cette guerre. Par le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, par le transfert de la puissance aux représentants élus des peuples, nous voulons nous assurer que les pourparlers de paix n'auront pas lieu de roi à roi, mais de peuple à peuple. Ces discussions de paix qui auront lieu au moyen d'accords des peuples libres, garantiront à l'humanité le plus grand bien qui puisse exister: la paix éternelle des peuples. »

Diplomate fraudeur

Sous ce titre, le « Journal », de Paris, a publié le 27 novembre l'information suivante qui n'étonnera personne:

« M. Passaroff, ministre de Bulgarie en Suisse, fit annoncer, il y a quelque temps au gouvernement fédéral qu'il avait l'intention d'envoyer à Sofia les archives qui s'étaient accumulées à la légation de Berne. Le nombre de colis était si grand que le gouvernement suisse le fit remarquer au plénipotentiaire bulgare. Celui-ci ne tint aucun compte de l'observation. Quelques-unes des caisses étaient en si mauvais état, qu'en cours de transport elles se brisèrent. On découvrit alors qu'elles étaient peuplées de souliers, d'effets, de caoutchouc et d'articles divers. »

NOUVELLES DE LA SERBIE ENVAHIE

Les violences bulgares continuent

Suivant les nouvelles de régions envahies parvenues par la Roumanie, les Bulgares ont commis des nouveaux méfaits en massacrant notre population et incendiant les villages. D'après ces nouvelles de source sûre, les Bulgares ont complètement détruit les villages du département de Pojarevac: Dobrichté, Radova, Rara, Rakinač, Smoljinač Chajincé. La population restée en vie a été emmenée dans une direction inconnue.

(Communiqué du bureau de la presse serbe. Corfou le 4 déc.)